

AMAHANO. (Dépeindre)

Edition tirée à 6 ex + 2 EA

6 tirages pigmentaires sur Hahnemühle Fine Art Baryta, 295 gr,
Encre Ultrachrome K3.

Dimensions d'une image : 42x52,5 cm.

Numéroté de 1 à 6, datée et signée au dos de chaque tirage.

Support piqué à l'aiguille.

Source ; David Turnley, Rwanda 1994

Dépôt de garantie, 2002

En reste, 2005

Délester, 2002

Le repeuplement, 2005

My camp, 2003 ; tirage sur polyester opaque.

Projection, 2011

Intercalaires en polyester

Portfolio réalisé avec le concours de la Galerie Jean Collet de Vitry-sur-Seine.

Etalonnage des images et impressions ; Robert Rousseau.

Traduction du mot Dépeindre soit Amahano en langage Kinyarwanda. Dépeindre au sens littéral est –gukura irangi- soit retirer la peinture ou alors –guhanagura- à savoir l'effacer ; cependant la peinture comme l'entend l'occident n'existe pas dans la société traditionnelle rwandaise. D'après Gracien Rukindikiza.

Copyright Frédéric Lecomte, tout droit réservé/ ADAGP

N° : 6/



. [David Turnley](#) a photographié le [génocide au Rwanda](#) et ses conséquences en 1994 alors qu'il travaillait pour le *Detroit Free Press*. Il a remporté le prix Pulitzer en 1990, pour sa couverture des bouleversements politiques dans le bloc de l'Est et de la Chine, y compris la chute du mur de Berlin et de la place Tiananmen. Il a remporté le World Press Photo de l'année à deux reprises, et le prix Robert Capa pour son courage.

« Un jour sur la frontière avec le Zaïre je suis tombé sur un garçon de 1 ans qui était à peine plus âgé que mon fils. Il se tenait debout avec sa main sur l'épaule de son père qui était couché sur le sol à côté de lui - il venait de mourir du choléra - Il était complètement perdu. Tout d'un coup, un monsieur africain se dirigea vers ce petit garçon et l'a ramassé, il s'est blottit dans ses bras et a commencé à marcher sur la route. Mon cœur s'est mis à la course et je l'ai suivi sur la route sur environ deux kilomètres. Il y avait un ensemble de logements, et apparu son épouse ainsi que les visages des 10 jeunes enfants. La femme sourit à son mari et elle retourna à l'intérieur de sa maison. Il s'est assis avec le petit garçon sur ses genoux, et les autres enfants réunis autour. La femme est sorti avec un bol de nourriture et le tendit à son mari, et il a commencé à nourrir ce petit garçon. Je parle français et dit, "Je dois savoir ce qui va arriver à ce jeune garçon." Ce monsieur leva les yeux vers moi et dit nonchalamment: «Eh bien, ce matin, quand nous nous sommes réveillés, nous avions 10 enfants et maintenant nous allons en avoir 11 Nous allons prendre soin de lui." D. Turnley

« J'ai toutes les vies dans ta vies
je te tiens par toute la terre
je suis la nuit
pour te dormir
je suis le jour
pour te voir
et nous tournons
autour du monde
le sommeil dans la main
mais les yeux veillent
tous les yeux
sont du voyage
c'est à ne plus pouvoir
dormir
tant il fait clair
cette nuit »

Henri Meschonnic, *Et la terre coule*, Arfuyen, 2006, p. 24.

Dépeindre.)Amahano(

1-1 Le sens de (dé-) est strictement privatif, il y a bien rupture de lien entre la partie et le tout. La privation de la partie altère le tout, dans la mesure où la partie est nécessaire pour que le tout soit physiquement bien formé. Cette affirmation devrait être tempérée car il faudrait encore inclure dans la description, des degrés de fonctionnalité, de nécessité et d'altération et préciser le point de vue envisagé, priver un homme de sa tête n'a pas la même valeur que priver une oie de ses plumes. Mais là intervient déjà un niveau d'analyse qui fait appel au contexte socioculturel.

1-2 |Dé- partie naturelle-er |V ne peut pas être un antonyme, on ne peut en règle générale lui opposer un processus |partie naturelle-er| V*. Il s'agit de faire en sorte que quelque chose qui est naturellement et par définition là, n'y soit plus. Le point de départ n'est pas un résultat, mais un état de fait.

Négocier avec des images d'actualités, c'est négocier avec des réalités immédiates non filtrées, qui n'ont pas toutes les mêmes fuseaux horaires, un matériel dont la gangue qui les cimente est aussi importante que le sujet à révéler. Difficile alors de se détourner d'un monde décousu d'images neutralisées, encapsulées sur quelques manchettes de presse, de slogans et de partis-pris sans arrêt répétées, promesses de leurs disparitions.

Et quant à mesurer leurs véracités, d'en jauger leurs pertinences, au-delà de ce qu'elles montrent seule résiste en fin de compte l'effet de choc, brutal, dégueulasse de ce que l'on sait faire de mieux quand on s'en prend à la vie même.

Puis sur les marges du monde, s'échouent des hommes qui se mettent en retard de son bruits, ils poésies, peintures, sculptures, musiques les pas suspendus de nos histoires en fixant ses immédiatetés. Ils ne décrivent, ni ne jugent mais pointent du doigt les infamies, les jouissances de nos maladies contemporaines avec pour seule arme leurs humeurs, déraisons, amours à fleur de peau.

D'une manière ou d'une autre ils empêchent de s'empêcher, ils ouvrent les voies d'une poétique des larmes, des déchirements, des plaintes, des revendications, car a bien y regarder l'art n'est ni plus ni moins qu'une réalité exagérée des doutes, des exploits, d'une actualité au bord de la crise de nerf.

La série « Dépeindre » est tirée d'une photo de presse publiée dans l'année 94, tenant lieu de l'innommable parjure fait durant 100 jours dans le pays des mille collines. Une rencontre banale tiré du hasard dans une page du quotidien Libération en 2000 de David Turnley.

La photographie d'un enfant tenant d'une main le vêtement de son père mort.

Ce n'est pas tant sur le moment le corps sans vie qui attire l'œil ni même le gamin agrippant l'habit, mais le souffle, le flou en arrière plan qui laisse deviner les bourreaux s'éloigner vers d'autres tâches. Dans le croisement de cette image qui ne révélait en rien l'abomination des journées suivantes et de son engrenage, il m'était donné de lire « Ténèbres » de Thomas Bernhard, une inflation des sangs, des meurtres et de ses mots justes qui sans arrêt me remonte à la figure. Quand un ne le vaut pas bien, quand jouer n'est plus un je, quand un n'est plus divisible par lui-même, c'est alors que s'annule les nombres entiers. Il n'y a plus rien de naturel quand on devient le comptable des soustractions.

Un dessin en dira toujours plus long qu'une photo parce qu'il montre moins ; « ce sont d'ailleurs les fragments, les tessons qui nous donnent le plus grand plaisir quand on les trouve, car il nous donne à envisager les autres restes, les manques et comment on peut projeter son entier, son collage, tout comme la vie nous donne le plus grand plaisir quand nous la regardons en tant que fragment ; combien le tout nous paraît horrifiant et nous paraît, au fond, la perfection achevée. C'est seulement si nous avons la chance, lorsque nous en abordons la lecture, de transformer quelque chose d'entier, de fini, oui, d'achevé, en un fragment, que nous en retirons une grande et parfois la plus grande des jouissances. C'est seulement lorsque nous nous sommes rendu compte, à chaque fois, que le tout et la perfection n'existent pas, que nous avons encore la possibilité de continuer à vivre. D'après T. Bernhard

Une image pose sans cesse le problème de ce qu'elle veut désigner, et par la même de ce qu'elle peut occulter, tant et si bien que pour aller voir des autres nous-mêmes on va au cinéma, se mentir de « je t'aime », on ajuste la focale sur des extrêmes, et des actualités qui nous tire toujours vers le bas à force d'exhiber des faits divers, sous-entendu quand ils font diversions.

La part des manques :

Mon ressentiment ; un entre-dégout dans le fond de la gorge, un désarmement dedans ma bouche, mais ce n'est pas tout : c'est la honte que je porte comme habit. On dit que pleurer un mort est notre impuissance à pouvoir l'aider à faire le meilleur bagage pour une sauvegarde de lui et de nos moi, tout ça parce que rien n'est sur, parce qu'on est un peu l'étranger de soi même quand on tire le rideau des comédies des autres. Car ça n'est pas simple de tout faire, de tout dire, quand les vérités nous évitent, nous mettent de plein pied en face de nos propres peurs. On est toujours tout seul quand est sifflé le temps de se botter en touche. Si seulement c'était simple, l'autre : quelque part ailleurs, et moi tenant encore debout avec une part en moins qu'on tente de réconcilier les soirs de grands ménages. Et s'il suffisait seulement de recoudre dans tous les maintenant du monde, les traits, les sourires, les moments de caresses, d'attentions, de réconciliations disparues de l'un de nos alentours, quand les ondes quotidiennes nous oxydent des boucheries du jour, de nos désamours, de nos différences quand elles ne tournent pas à l'indifférence.

Alors sans la moindre empathie pour une image qui se voulait une information, il me sautait aux yeux qu'on avait oublié le nom de l'allongé. Alors seulement penser les choses autrement, lui recouvrer son nom, sa peau et son visage, le rhabiller de ce qu'on lui a pris, de ce qu'on lui a violé, si ce n'est son histoire. Qu'il ne fasse pas figure d'illustration d'un article qui n'était que le débit comptable des morts vivants et faute de dire comment il serait mort, de nous raconter peut-être de comment il a vécu.

Je me souviens de séries policières qui étalaient sur le billot cinéma de leurs scènes de crime de quoi était habité un cadavre lors de ces différentes phases de décompositions et

d'en décrire le processus. Les dernières bestioles à nettoyer les restes étant des phylactères nécrophages que certains peuples nomment les porteurs d'âmes.

Mais il ne s'agit pas là de se charger de souvenirs qui ne nous appartiennent pas, mais de lui faire peau neuve, extirper l'anonymat des mémémoires, de lui redonner figure, le temps d'un instant, de donner un corps à l'absence, de repeupler sa peau d'ombre. Car sans cela nous aurons perdu simplement le fait de reconnaître ceux qui nous ont appris à nous tenir debout, juste de mettre un pas devant l'autre pour équilibrer le sens même de notre verticalité, notre conscience.

En somme, délivrer un certificat de présence en bon uniforme, que les ocelles des papillons promènent non pour se ranger dans un livre d'histoire et se faire naturaliser dans ses pages, mais pour accorder au monde des vivants un crédit en supplément d'âme, se tenir dans la résistance, celle du mouvement.

En aparté, sur l'image « Repeuplement » est imprimée sur les ocelles des pétales d'œillet, on aura bien compris le clin-d'oeil, d'une promesse tenue par L.A Blanqui faite à 16 soldats fusillés sur la place de la Concorde après la chute d'une barricade. Promesse tenue après 30 années accumulées derrière les barreaux, et déposer sur le le marbre d'une fausse commune, 16 œillets pour 16 hommes, parce qu'ils n'avaient plus de noms, parce qu'ils avaient pris fait et cause des mêmes idéaux, parce qu'ils étaient sans dieu, ni maître, à seulement revendiquer juste une idée de l'homme dans une république naissante libre et de droit qu'ils rêvaient pour le commun, paradoxe tout entier qui réserve encore quelques surprises.

Alors de mes modestes positions guerrières, je coupe, colle, dissèque, pique autant le papier que les mots, la vidéo intrinsèquement liée à la nature du montage et du découpage, mes sculptures qui fragmentent l'espace et mordent le temps, séquentent mes singeries, une gestuelle qui dessine sans jamais laisser la trace de ses mouvements, de ses usures dans le fond incolore de l'air. Elles projettent de provisoires dessins suspendus à ses agitations, léchant des trous d'espace qu'elles machinent de son célibat, l'idée peut-être de coincer la peinture entre deux portes. Et tandis que le sang au cinéma ou en peinture n'est qu'une couleur, un extrait du monde fut-il en image documentaire devient une autre affaire. Lieu commun évident quand les évidences les plus fortes deviennent antérieures aux mots, rien ne les précède sauf un pesant ennui qui prétend tout prévoir. Elles sont comme le rappel d'un souvenir de soi égaré dans le désordre des images de ce temps et révélé par un autre. Alors cette inconnue violemment se fait proche comme portant une partie de soi ; c'est là être commun. C'est là que se tient l'art à chaque fois fait d'exceptions, de perfections, de désastres, portant en lui les couleurs de l'évidence.

C'est quand je pense aux peintures, dessins, gravures pariétales, ce que les gens d'hier figuraient sur les parois de leurs galeries (galaxies), exacerbant de leurs gestes une conscience alerte de leur environnement. Ils ont fini par saisir avec grande précision et sans esquisse les exubérances de leurs proximités fugaces, immédiates ; le fourmillement du vivant. Le mouvement de toutes les natures sauvages qu'ils ont fini par dépeindre comme on le fait d'ailleurs à échelle réduite avec des Post-it scotchés sur nos congélateurs pour signaler les courses à ramener, du type pain, beurre, confiture, poulet, pizzas surgelées, et dentifrice. A un détail près, notre garde-manger ne conserve que des choses mortes, le leur est agité du vivant. Ils se sont sous poudrés de pigment, puis les bas reliefs de leurs murs pizza. Ils ont exalté le ventre de leurs jardins et forêts, loin de ressembler à nos jardinières fleuries d'herbes aromatiques pour des soirs barbecue, ils ont passé au révélateur leurs situations précaires, photographier l'incongruité d'une naissance, l'abandon d'une animalité pour la mise à jour de cette conscience qui venait prendre du relief.

Ils dépeignent alors une certaine obsession de leur quotidien, le frigidaire et la buanderie sur pattes qui peuplent leurs décors. Seulement, ils ne laisseront aucun témoignage de leurs paysages, des contextes et de leurs conquêtes, à nous d'en inventer les manques. En fin de compte l'art a le temps de ses apparitions.

Reste seulement leur hauteur d'homme à chasser ce qui demeure au plus près d'eux et leurs peurs intercalaires dessinées à la hâte sur des murs tellement improbables.

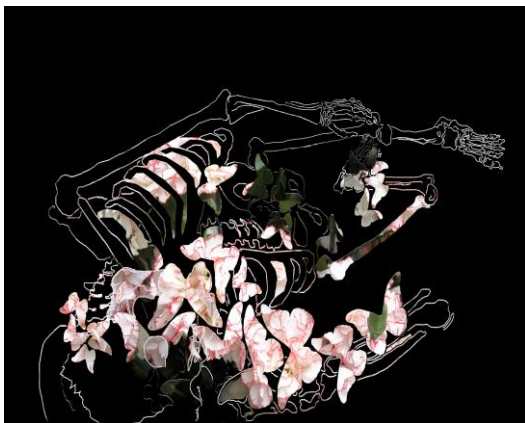
Ils venaient d'inventer l'idée d'un dimanche sur terre, une trêve au quotidien.

Nous n'avons en somme rien changé depuis le temps, on dépeint toujours l'intérieure de nos frigo, les manifestations de nos congénères en passant par quelques bestiaires cyniques. On a appris à rire, sourire et respecter nos ennemis afin de percevoir nos propres faiblesses, nous voilà pris en flagrant délit de nos cruautés d'homme savant. Mais il est peut être temps de faire taire les mots, et donner au silence la note que chacun peut faire tinter de sa litière, comme cette signature qu'on geste du coin de la bouche et qui sans être un merci, ni un bonjour, salut une rencontre inopinée, la rencontre d'un vieil ami.

Toujours laisser une image incomplète de soi, car il y aura sans doute quelqu'un, quelque part qui comblera les manques de ces images laissées pour compte.



Projection.



Le repeuplement.



En reste.



Dépôt de garantie.



My camp.



Délester.